

« Shirley Valentine »

Brigitte Purkhardt

Numéro 64, 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28148ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Purkhardt, B. (1992). Compte rendu de [« Shirley Valentine »]. *Jeu*, (64), 163–165.

«Shirley Valentine»

Texte de Willy Russel; traduction en polonais : Malgorzata Semil. Mise en scène : Maciej Wojtyzsko; scénographie : Ewa Bystrzejewska. Avec Krystyna Janda. Production du Teatr Powszechny im. Zygmunta Hübnera (Théâtre Universel Zygmunt-Hübner), Varsovie, Pologne, présentée au Théâtre Paul-Desmarais du Centre canadien d'architecture le 25 février 1992, sous les auspices de la Fondation culturelle Wieslaw Dymny de Montréal. Organisation de la tournée nord-américaine : Fondation Krzysztof Zakreta de Toronto.

***Shirley Valentine* à la polonaise ou le destin en quenouille**

Entre le 22 et le 27 février 1992, les communautés polonaises de Toronto, Ottawa, Montréal et

Chicago ont pu applaudir Krystyna Janda dans le «monodrame» *Shirley Valentine* écrit par l'auteur britannique Willy Russel. Ce dernier a créé la pièce en 1986 au théâtre Everyman à Liverpool, sa ville natale. En 1988, *Shirley Valentine* remportait le Prix Lawrence-Olivier en tant que meilleure comédie de l'année. En 1989, le cinéma s'en emparait. Ce qui ne l'a pas empêchée de continuer à se produire et ce, aux quatre coins du globe. À Montréal, l'an dernier, sur la scène du Rideau Vert, Nicole Leblanc incarnait le rôle-titre. À Varsovie, Krystyna Janda devenait Shirley Valentine après avoir joué 167 fois Rita dans *l'Éducation de Rita* — un autre succès de Russel — une «commande» de la Royal Shakespeare Company, couronnée meilleure comédie en 1980, également portée à l'écran.

Pour quiconque a suivi la carrière cinématographique de Krystyna Janda, quel choc de la surprendre évoluer dans un «boulevard», elle qui s'est illustrée dans des films engagés sur les plans politique, social, moral, artistique! Elle qui reste associée aux Bugajski, Kieslowski, Szabo,



Krystyna Janda en *Shirley Valentine*, «un personnage taillé à l'emporte-pièce qui se construit au fur et à mesure que s'effondrent ses assises». Spectacle du Théâtre Universel Zygmunt-Hübner de Varsovie, présenté au Centre canadien d'architecture. Photo : Marek Grotowski.

Sanders-Brahms et, bien sûr, à Andrzej Wajda qui lui a donné ses premiers grands rôles au cinéma... Néanmoins, on met en veilleuse le souvenir de *l'Homme de marbre* dès que s'impose sur la scène la femme gigogne qu'est Shirley Valentine, un personnage taillé à l'emporte-pièce qui se construit au fur et à mesure que s'effondrent ses assises. Janda dans la peau de Valentine étonne à deux niveaux. D'une part, l'actrice livre un personnage drôle, simple, ordinaire, sensible qui se distingue de l'être dramatique, complexe, particulier, cérébral qu'elle a si souvent défendu. D'autre part, elle assume un rôle délesté de toute fonction idéologique si ce n'est simplement celle de pointer un destin de femme s'extirpant avec cocasserie des rets du quotidien, tendus de toute éternité par l'homme. *Shirley Valentine* n'est pas pour autant une œuvre féministe!

Il n'en demeure pas moins que le jeu de Krystyna Janda de même que la traduction polonaise de la pièce inscrivent celle-ci dans un univers qui « respire » au féminin avec plus de puissance que dans le texte de Russel. Par exemple, dès son entrée en scène, Shirley s'adresse à un récepteur invisible féminin. À qui parle-t-elle donc? On finit par découvrir qu'il s'agit du mur auquel elle fait face dans sa cuisine. Or, le mot mur — *ściana* — en polonais est féminin. Le monologue prend alors le ton de l'aveu, de la confidence d'une femme à une autre femme qui lui sert tour à tour d'alliée et de rempart tel que l'exprime ce passage : « Près de toi je me sens rassurée, au-delà de toi je n'ai pas de place. » S'instaure donc une certaine atmosphère de gynécée que renforce l'intervention dans l'intrigue de deux adjutants féminins. D'abord Jane, devenue féministe après avoir surpris son époux au lit avec le laitier, qui offre à Shirley un billet d'avion à destination de la Grèce pour y passer des vacances en sa compagnie. Ensuite, Marjorie, une ancienne compagne de classe rencontrée par hasard dans la rue un jour de pluie, qui lui révèle combien, autrefois, elle avait souhaité être « elle », Shirley Valentine. Shirley, soudain consciente de n'être plus personne, tentera de se retrouver grâce au séjour en Grèce, pays mythique où il est à propos de renaître de ses propres cendres. En alternant dans son jeu le burlesque et le pathétique, Janda

développe l'aspect « phénix » de son personnage qui se consume dans de grands éclats de rire et se relève dans un silence chargé d'émotion. En outre, il s'affirme dépouillé de tout particularisme de genre ou de classe. Ainsi, Shirley ne se comporte plus comme la ménagère-type issue d'un milieu populaire mais comme la femme en soi saisie à travers ce qui fonde sa condition : le foyer, le mari, les enfants, les amies et surtout le doute, un doute térébrant, sans odeurs ni couleurs, à l'assaut des vieilles certitudes. Krystyna Janda — que j'ai rencontrée après le spectacle — m'a appris que c'est à sa demande que la traductrice, Malgorzata Semil, a privilégié la thématique du doute dans la version polonaise. Voilà pourquoi cette dernière, à l'encontre de la pièce originelle, se termine sur une fin ouverte : Shirley, après avoir liquidé son passé, continue de s'interroger. A-t-elle raison de tout balayer sans restriction? Ne vaudrait-il pas mieux régénérer le présent? « Nie wiem, nie wiem », réplique-t-elle en guise de point final : « Je ne sais pas, je ne sais pas. » Au bout du compte, le doute est féminin, de penser Janda. Là où l'homme détruit, la femme transforme. Le doute, s'il engendre le progrès, freine en sus les excès... Bref, *Shirley Valentine* à la polonaise, c'est un peu l'histoire du destin échouant entre des mains de femme. En d'autres mots, du destin qui tombe en quenouille.

Dans ce spectacle, un seul élément mérite d'être retenu : l'interprétation de Krystyna Janda. Évidemment, en tournée, il importe de composer avec les moyens du bord... Aussi la partie technique s'est-elle bornée au strict nécessaire. Éclairage et son adéquats, sans plus. Scénographie utilitaire sans aucune recherche de style. Dans une mise en scène des plus conventionnelles, le jeu de l'actrice ne manque toutefois pas d'éblouir et d'éclipser tout ce qui n'est pas elle! Sa présence sur les planches s'avère si forte que Janda se permet, à plusieurs reprises, d'assez longues scènes muettes et statiques durant lesquelles il est loisible de percevoir la nature de ses pensées et la couleur de ses sentiments rien qu'à suivre l'expression de son visage ou le modelé de ses postures. En contrepoint à ces instants intimistes, brillent par leur verve — et parfois par leur verdeur — de réels « numéros » de variétés. Entre autres, ceux qui relatent les mésaventures de Jane, la géné-

ration clitoridienne, l'impasse conjugale, la saynète de Brian à l'école, la brève liaison avec l'amant grec. Les procédés comiques exploités par Janda s'appuient en particulier sur le contraste (entre la chose dite et sa façon de la dire), le *double-take* (elle revient par à-coups sur des évidences qui lui ont échappé) et le sens de la riposte (elle semble dialoguer avec le public à force de récupérer la plupart de ses réactions et de livrer son monologue telle une somme de réponses à celles-ci). Réponses surtout légères mais entrecoupées de moments intenses traduisant dans un registre grave le regret, l'impuissance, la révolte, l'angoisse, le désir, le rêve, comme autant d'apartés existentiels au sein de la tragi-comédie que constitue la vie. C'est du moins cette image-là du monde qui subsiste au terme du spectacle donné par Krystyna Janda par le truchement de Shirley Valentine. Et cette image doit sans doute charmer la Pologne actuelle puisque Willy Russel y remporte aujourd'hui un indéniable succès...

Krystyna Janda estime que Russel plaît aux Polonais car il flatte à la fois leurs goûts traditionnels et leurs engouements nouveaux. En effet, le côté pathétique de ses pièces comble l'âme slave d'antan alors que les aspects comiques reflètent la présente tendance à vouloir cesser de se prendre au sérieux. C'est cette dernière qui prédomine d'ailleurs dans le public. Or s'il y a un changement de mentalité chez les consommateurs de théâtre, il ne se manifeste pas encore chez les créateurs polonais.

Chacun d'eux espère toujours produire un autre *Dziady* (le célèbre poème dramatique d'Adam Mickiewicz), qui a eu d'énormes répercussions sur les plans artistique et politique. Leurs histoires continuent de se nourrir du quotidien et leurs héros n'arrivent pas à dissiper leur aura métaphysique en dépit des gens qui réclament autre chose. Des vaudevilles, des comédies musicales, des pièces policières, d'horreur, d'amour, de fantaisie. En tant que comédienne, Janda brûle d'explorer tous ces domaines, même s'il lui faut pour cela travailler à l'étranger. En Pologne, elle œuvre au Teatr Powszechny de Varsovie, un théâtre qui privilégie le répertoire universel de tous les genres et de toutes les époques. Ainsi, avant d'aborder *Shirley Valentine*, elle avait pu

jouer la *Médée* d'Euripide.

En somme, Janda se sent choyée dans son pays. Elle vit des expériences variées et possède un public fidèle. Il convient ici de souligner que l'auditoire polonais n'est pas attiré par les pièces ni par les auteurs mais par les «bêtes de scène», par les vedettes. Reconnue mondialement, Janda peut jouer à guichet fermé... Elle partage cependant l'inquiétude commune devant l'état précaire du théâtre polonais. Le changement de régime a entraîné la privatisation des troupes et le retrait des subventions. Les dépenses de fonctionnement n'ont pas diminué pour autant. De nombreux théâtres ne parviennent donc pas à tenir le coup. Plus de la moitié des salles ferment et une proportion égale de comédiens abandonnent le métier. Au début de 1992, Varsovie comptait une vingtaine de théâtres; douze mois plus tard, il n'en subsistera peut-être que quatre, selon les pronostics des experts... De plus, comment négocier avec le pouvoir lorsque ceux qui le détiennent sont d'anciens complices? Il était plus facile d'affronter les «ennemis» de l'ancien régime. Les époques de transition vont de pair, hélas!, avec un climat culturel difficile, les revendications artistiques se perdant dans le brouhaha des nécessités sociales, politiques et économiques. On ne peut que souhaiter à la Pologne que perdurent les jours glorieux du «théâtre de la pauvreté», mais que s'écoulent le plus vite possible les heures sombres de la pauvreté du théâtre...

Brigitte Purkhardt